

# Le miroir de la mort

Par Havelock Ettrick



Gloubik Éditions  
2022

Cette nouvelle a été initialement publiée dans *The English illustrated magazine* d'avril 1901 (Vol. 25, N°211) sous le titre ***The mirror of Death.***

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.



*Reginald Gordon observed with pride the admiration that his wife excited.*

SEE "THE MIRROR OF DEATH."

# Prologue

L'amour fou et jaloux de deux hommes pour une seule femme, la cour réussie de l'aîné, la haine et la vengeance du cadet, voilà les éléments de la tragédie qui ont donné au manoir Greeba le nom maléfique qui lui colle à la peau depuis plus de deux cents ans. Les propriétaires successifs avaient ri, avec peut-être une certaine fierté, des sinistres rumeurs qui circulaient dans le voisinage du manoir, mais la réputation n'en avait pas moins grandi au fil des ans. Le Manoir Greeba était sans aucun doute hanté.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Harold de Winton et son jeune frère Hervey vivaient au Manoir : tous deux étaient beaux, tous deux possédaient le charme indéfinissable qui appartient aux hommes de leur ancienne race, et tous deux étaient désespérément amoureux de la belle fille d'un châtelain voisin.

La dame fut gagnée par Harold. Pour cacher sa mortification, et en même temps pour se guérir, si possible, de sa passion sans espoir, Hervey de Winton quitta la maison de ses pères et se mit à voyager dans les terres orientales. Mais le sang sauvage qui coulait dans ses veines le ramena avant plusieurs mois à l'endroit où se trouvait l'objet de sa passion. Secrètement, et à l'insu de son

frère, il revint, interrogea clandestinement la jeune épouse, et apprit de ses lèvres hésitantes qu'elle était malheureuse, et regrettait déjà son choix.

La même nuit, alors qu'Harold de Winton se tenait devant la vitre de sa loge, enfilant un costume de fantaisie qui devait être porté lors d'un bal donné en l'honneur de sa femme, il vit une silhouette bien connue s'approcher rapidement et à pas feutrés dans l'ombre de la pièce derrière lui, et avant qu'il puisse émettre un son ou lancer un appel au secours, un couteau était enfoncé jusqu'au manche dans son dos, et il tomba, tué par le frère qu'il avait aimé. Le meurtrier s'enfuit du lieu de son crime, accompagné de la veuve de son frère, et à partir de ce moment-là, on n'entendit plus parler des deux coupables.

Mais l'acte si odieux ne devait pas tomber dans l'oubli : à travers les siècles, la figure de Hervey de Winton poignardait encore sa victime sans résistance ! Celui qui se tenait à minuit devant le même miroir voyait s'approcher de lui par derrière la silhouette d'un homme vêtu d'un costume sombre et coiffé d'un chapeau à plumes, tenant à la main un couteau étincelant. L'observateur se tourna involontairement vers son assaillant fantôme, et voilà qu'il n'y avait devant lui

qu'un espace vide. On n'avait encore jamais vu d'homme assez courageux pour laisser descendre le bras levé, même si l'on pouvait soutenir de sang-froid qu'il n'y avait pas de mal à cela : que le couteau soit aussi intangible que la main qui le tenait n'avait jamais été prouvé ! Aucun homme ne se souciait d'affronter une mort possible qui n'apporterait avec elle ni gloire ni connaissance profitable.

Il y avait des moqueurs qui soutenaient que la vision dans le miroir, qui n'était vue par personne d'autre que ceux qui faisaient face à la vitre, était le résultat d'une peur préconçue, d'un cerveau dérangé, comme vous voulez ! Quoi qu'il en soit, la réputation d'une certaine pièce lambrissée en chêne du manoir Greeba est restée la même. Le temps a fait que l'histoire originale des amants coupables a été recouverte de nombreuses broderies fantaisistes. Chaque narrateur a ajouté au récit ce qui lui semblait bon, mais... la pièce lambrissée en chêne a gardé son secret !

## **Après deux cents ans.**

Reginald Gordon se promenait, silencieux et morose, dans la partie sauvage et inculte des terres appartenant au manoir de

Greeba. Il séjournait avec sa femme, en visite chez son parent, George de Winton. Son apparition dans le monde de la mode en tant qu'homme marié était récente. Après quelques quarante ans de célibat, il avait, à la grande surprise de ses amis, succombé aux charmes d'une fille de vingt ans sa cadette. Margaret Richmond était incontestablement une belle fille, aussi fascinante qu'adorable, et Reginald Gordon l'aimait de l'amour d'un homme fort qui avait jusqu'alors vécu sa vie seul, à l'abri des influences perturbatrices de la passion, à l'abri, malgré sa richesse, des mères intrigantes, sa réputation de détracteur des femmes le protégeant. Margaret Richmond était issue d'une bonne famille, mais elle était désespérément pauvre, la plus jeune d'une grande famille de filles qui, au fil des ans, voyaient leurs chances de pouvoir quitter le foyer misérable que leur offrait leur père alcoolique diminuer. Il n'est pas nécessaire de décrire la fréquentation de Reginald Gordon. Une fois sa décision prise, il a acheté sa femme - comme il l'aurait fait pour un collier de perles ou un cheval de course qui lui plaisait. La jeune fille accepta son sort avec une résignation muette, et s'efforça en toutes choses de faire son devoir. Elle n'aimait pas son mari, mais alors, se disait-elle, les indigents ne peuvent pas se permettre le

luxe de mariages choisis par eux-mêmes. Depuis leur lune de miel, ils avaient séjourné dans diverses maisons de campagne, Reginald Gordon observant avec fierté l'admiration que suscitait sa femme : tous semblaient fascinés par sa beauté et le charme de ses manières.

Mais l'orgueil qu'il ressentait n'étouffait pas la tristesse de la constatation que sa richesse ne pouvait commander l'amour de sa belle : il avait vu avec une rage secrète qu'elle se dérobaît à ses embrassements, que sa seule présence lui était pénible. Le rire joyeux qu'il aimait tant à entendre s'étouffait à son approche, et un regard de patiente résignation commençait à se dessiner sur le visage de celle qu'il adorait si passionnément. Il ne craignait pas que l'admiration qu'elle suscitait si généralement ne lui tournât la tête : son honneur était sauf. Elle avait été élevée dans l'atmosphère de la plus morne école britannique sous la surveillance de matrones inflexibles. L'air même qu'elle avait respiré exhalait une vertu implacable. On pouvait se fier entièrement à elle. Peut-être le temps lui donnerait-il ce qu'il désirait si ardemment : le cœur de sa femme.

Reginald Gordon s'éloigna de la partie cultivée du parc. Les rires des joueurs de tennis le dérangeaient. Il n'était pas d'hu-



meur à la gaieté. Alors qu'il marchait, le son des voix qui sortaient d'une petite maison d'été rustique à quelques mètres devant lui frappa son oreille. Il ne souhaitait pas perturber le flirt qui pouvait se dérouler entre les jeunes gens qui séjournaient dans la maison, aussi s'arrêta-t-il, avec l'intention de revenir sur ses pas. Mais quelque chose de familier dans la voix de l'un des interlocuteurs le poussa à tendre l'oreille et à saisir le sens de la remarque.

— Je ne peux pas le supporter, je ne peux pas le supporter !

Ce fut tout.

Reginald Gordon se dirigea délibérément vers l'arrière de la maison d'été, de sorte que seule une planche se trouvait entre lui et l'orateur, et écouta.

— Je le déteste ! Il m'a acheté comme il le ferait d'un chien de compagnie, d'un coureur, ou de tout ce qui attirait sa fantaisie. Je l'ai toujours détesté depuis le premier moment où il s'est imposé à nous.

— Alors, quittez-le ! répondit une voix d'homme.

Le visage de Reginald Gordon devient pâle. C'était sa femme, la fille qu'il vénérât, et qu'il vénérât en vain, qui avait prononcé les paroles amères qu'il avait entendues. Son

compagnon, il le savait maintenant, était un certain capitaine Woodward, dont il avait remarqué qu'il accordait une attention particulière à sa femme : c'était un homme qui attirait l'admiration des femmes. Grand, beau, avec une allure de soldat, il était un cavalier téméraire, un adepte de tous les jeux d'adresse, et en même temps un bon musicien et un chanteur de ballades de salon non moins habile. Margaret, se souvenait-il maintenant, avait souvent cité ses facéties et l'avait apparemment trouvé très amusant.

— Alors, quittez-le ! fut la réponse, donnée sur un ton doucement séducteur, comme si l'orateur se penchait sur le malheureux qui attirait sa sympathie.

— Mais le scandale !

— Il n'y aurait pas de scandale. Nous serions loin de tous les commérages. Nous nous aimerions. Que nous faut-il de plus ? Marguerite, ma chère, vous m'aimez. Vous ne pouvez le nier. Vos chers yeux me le disent à chaque instant du jour. Vos lèvres me le disent même quand elles sont silencieuses. Vous m'aimez, pourquoi ne pas confier votre avenir à mes soins ?

Reginald Gordon se tenait debout, le visage livide et les mains crispées, se retenant avec difficulté de faire connaître sa présence.



*“ I will go anywhere to escape from him ! ”*

Un cri d'agonie jaillit des lèvres de la femme.

— Ah Dieu, pourquoi ne nous sommes-nous pas rencontrés plus tôt, avant qu'il ne

soit trop tard ! s'écria-t-elle. Je suis en enfer depuis que je t'ai rencontré, Claude, car j'ai su alors que tu étais mon destin, mon autre moi que j'ai attendu longtemps. Claude, reprit-elle précipitamment, tu ne sais pas dans quel enfer je vis ! Chaque mot d'amour, de tendresse même, de cet homme que j'appelle mari me remplit d'un dégoût si indicible que je peux à peine m'empêcher de crier. Les bijoux qu'il m'offre à profusion sont comme des entraves d'acier qui me lient plus vite à mon geôlier, les robes que je porte ne sont que des linceuls qui m'enveloppent alors que je gis dans la tombe du désespoir - désespoir sans espoir, désespoir hideux.

— Chérie, il faut que cela cesse ! Écoutez, nous sommes mardi. Je pars d'ici vendredi, soi-disant pour rejoindre mon régiment. Le lendemain, tu dois me retrouver à Londres. En marchant jusqu'à la gare de Broadwent, vous éviterez d'être repéré, et je vous retrouverai à Waterloo. Cette nuit-là, nous traverserons pour Paris, et, une fois là, nous ferons nos plans pour l'avenir. Mais vous devez me faire entièrement et complètement confiance !

L'homme à l'extérieur attendait la réponse en retenant son souffle : il avait encore un espoir persistant.

— Je suis prête à aller n'importe où, à

faire n'importe quoi, pour lui échapper, s'écria la femme. Je sais que je devrais me tenir à l'écart et refuser votre offre et le déshonneur qu'elle représente. Toutes les filles dont on lit le récit font cela. Mais je ne suis pas comme les autres filles. Je viendrai à vous, Claude, et que Dieu vous juge si vous m'abandonnez dans les temps à venir.

— Je vous abandonne, ma reine, mon amour ! Je ne le ferai jamais, que Dieu me vienne en aide !

Gordon l'a entendu tomber à genoux. Il a entendu le son de leurs baisers. Les sanglots de la femme qu'il aimait frappaient comme de la glace dans son cœur, et pourtant il ne se dévoilait pas. Quel bien cela pourrait-il faire ?

Quels vœux brisés pourrait-il réparer ? Il s'éclipsa. Il en avait entendu assez... trop ! Un seul mot, vengeance, frappait son cerveau engourdi. Vengeance de l'homme qui avait usurpé la place qui lui revenait de droit. Pour la femme qui avait trahi son honneur, il n'éprouvait que de la pitié. Son amour pour elle était trop profondément ancré dans sa nature pour qu'il pût éprouver contre elle la moindre colère. Toute la force tendre de la nature de l'homme se levait pour protéger celle qu'il appelait femme. Mais pour l'homme...

Pendant le reste de la soirée, il évita de croiser le regard de Margaret. Il ne pouvait pas se faire confiance. Elle, de son côté, plaida une légère indisposition et garda sa chambre. En vérité, elle avait beaucoup à penser : l'image de son amant se dressait devant elle, sa pensée l'incitait à abattre les murs que des années de conventionnalité avaient érigés autour d'elle, et la malheureuse femme était comme un oiseau aux penes encore vierges, qui se libère de sa cage et se retrouve face à face avec l'inconnu !

Ce même soir, le fumoir était plein, et les hommes se sont rassemblés autour du feu que les vents froids de l'automne rendaient bienvenu. La conversation a tourné autour du sujet de l'occultisme, et a naturellement conduit à l'évidence ou à l'incrédulité des fantômes et du surnaturel en général.

George de Winton était curieusement réservé sur le sujet, même lorsqu'on lui demandait s'il croyait que les esprits des défunts avaient le pouvoir de hanter les vivants.

— Eh bien, répondit-il, c'est plutôt dur pour un gars qui possède un fantôme authentique dans sa propre maison, de remettre en question sa croyance aux fantômes !

— Bien sûr, nous connaissons tous l'histoire de votre ancêtre, répondit l'un de ses

invités, mais avez-vous déjà vu la chose vous-même ?

— Jamais, répondit son hôte, mais peut-être que le capitaine Woodward, s'il a la curiosité, peut avoir ce plaisir. Il a la chambre hantée !

— Bonté divine ! J'ai la chambre hantée ? s'étonna le gentleman mentionné.

— Vous n'y dormez pas, dit en riant George de Winton, vous n'avez donc pas à vous alarmer. Le petit dressing lambrissé de chêne a été le théâtre de la tragédie : vous avez peut-être remarqué qu'un rideau est suspendu au-dessus du miroir encastré dans le mur. Eh bien, c'est le verre dans lequel on peut voir le spectre de l'assassin.

— Bien sûr, dit une voix calme, le capitaine Woodward n'aurait pas d'objection à le voir ! Un soldat a de nerfs solides.

L'interlocuteur était Reginald Gordon, installé dans un profond fauteuil de l'autre côté de la pièce, ayant gardé jusqu'à présent le silence, absorbé apparemment par ses propres pensées.

— Certainement pas, répondit le capitaine.

Il observerait les manœuvres de l'horrible chose sans aucune crainte particulière !



— Pour ma part, dit un autre homme, je ne crois pas qu'il soit possible d'éviter de tourner la tête au moment précis où le poignard est sur le point de tomber. Je ne crois pas que les nerfs d'un homme soient assez forts. On se tournerait presque involontairement. D'autant plus que l'on sait que le fait de se tourner fera disparaître le spectre.

— Balivernes ! répondit le capitaine



Woodward. Je prendrai le pari avec n'importe lequel d'entre vous que je ne ternirai pas un cheveu : un spectre à poignard ne peut blesser personne.

— Je serais curieux de voir ce qui se passe après que le coup ait été porté. Que devient le gentleman, De Winton ? dit un autre.

— Je ne peux pas le dire, répondit son hôte. D'après ce que j'ai entendu, personne n'a connu l'« après », sauf le pauvre mendiant qui a été tué.

— Je parie que vous faites comme tout le monde au moment critique, capitaine Woodward, reprit la voix calme de Reginald Gordon.

— Bien ! Je vous parie même vingt-cinq livres que je ne le fais pas, répondit le capitaine.

— C'est fait ! Je prends le pari. Vous êtes tous témoins, messieurs, que le capitaine Woodward me parie vingt-cinq livres qu'il ne dissipera pas le fantôme en lui tournant la tête avant que le poignard ne le frappe ! Mais comment, ajouta-t-il après coup, le saurons-nous ? Personne ne sera dans la pièce - personne, sauf vous-même, ne serra témoin de la chose.

— Je vous donnerai ma parole d'honneur

de vous le dire si j'échoue, répondit le capitaine d'un ton hautain.

— Votre parole d'honneur ? dit Gordon, avec un ricanement presque imperceptible dans sa voix soigneusement modulée. Votre parole d'honneur ?

— Oui, Monsieur. Ma parole d'honneur ! répliqua le Capitaine, maintenant complètement excité. Entre gentlemen, cela est généralement considéré comme suffisant !

— Certainement, certainement, fit remarquer George de Winton. Mais, Gordon, qu'est-ce qui vous prend ? Woodward vous a-t-il jamais donné une raison de douter de sa parole ?

— Oh, certainement pas ! Je m'excuse si j'ai manqué de manières. Peut-être le fait que j'ai passé de nombreuses années de ma vie dans un pays où les actes des hommes parlent plus fort que leur voix, où l'on juge un homme par ses actes et non par les apparences extérieures, me rend méfiant à l'égard des « paroles d'honneur ». Pardonnez-moi, capitaine Woodward, si je n'ai pas été courtois.

— Cela n'est rien, mon cher ami, répondit l'autre. Seulement, ici, nous sommes en Angleterre, et non au Texas, ou dans un endroit tout aussi éloigné. Et cela devrait cer-

tainement faire une différence dans votre opinion de vos semblables !

— Venez, les gars, l'heure des sorcières est encore loin. Faites une partie de billard pour passer le temps.

En disant cela, George de Winton ouvrit la voie à la salle de billard, suivi par tous, sauf Reginald Gordon, qui fit de la légère indisposition de sa femme une excuse pour se retirer plus tôt. Il leur souhaita à tous une bonne nuit et quitta la pièce.

— Sait-il ou soupçonne-t-il quelque chose ? murmura le capitaine pour lui-même. Sa dernière remarque avait un double sens, sauf erreur de ma part. Je dois être sur mes gardes.

Il n'était que quelques minutes avant minuit lorsque le capitaine Woodward entra seul dans sa chambre et, passant par le dressing, entra dans celui attendant pour changer son manteau par la veste de smoking, plus confortable.

— C'est de la folie, cette histoire de fantômes ! se dit-il. Cependant, les vingt-cinq livres seront bien utiles pour le petit voyage continental de samedi prochain.

Il rit doucement et, entrant dans le dressing, écarta le lourd rideau qui cachait le miroir à panneaux. Une vue en pied de lui-

même s'offrit à son regard, et il contempla, non sans une certaine vanité pardonnable, son beau visage et sa silhouette droite de soldat.

— Maintenant, venez tous les fantômes de la chrétienté et faites ce que vous avez à faire ! s'exclama-t-il.

Les bougies de chaque côté du miroir vacillaient dans le courant d'air, et les rayons de la chambre à coucher dansaient à travers la porte ouverte et brillaient sur les lambris en chêne poli. Derrière l'observateur à la vitre, la pièce était sombre : les doubles portes rendaient inaudible tout bruit dans la maison, et le silence parfait devenait oppressant. L'horloge sonna douze heures. Un chien aboya dans les écuries en contrebas. Une bûche roula sur le feu et fit renaître les flammes et voler les étincelles dans la large cheminée. Un coup de vent secoua le battant, et les bougies vacillèrent, rien de plus.

— Il ne viendra pas ce soir, de toute évidence, marmonna le capitaine Woodward. J'ai gaspillé...

Oui, il y avait quelque chose qui bougeait derrière lui ! Dans la pénombre de la pièce, une silhouette, avec un grand chapeau mou rabattu sur les yeux, un couteau étincelant dans la main levée, glissait doucement vers lui. L'homme serra les dents, réalisant en un

instant le terrible effort mental qu'il lui faudrait fournir pour ne pas tourner la tête et faire face à la silhouette qui s'approchait. Elle se rapprocha. Les yeux, vus sous le chapeau surplombant, brillaient d'une passion vindicative.

— Parbleu, je ne m'attendais pas à ça, commente l'observateur. Cela demande une certaine force de volonté. Cependant, ça ne peut pas me faire de mal, alors...

Un bruit, indubitablement d'origine terrestre, lui parvint à l'oreille - le froissement d'une chemise raidie et le tintement de boutons de manchettes métalliques. Il se retourna rapidement, reculant vers le mur. Un coup terrible sur la poitrine, une sensation de faiblesse éœurante, suffirent à le convaincre que son assaillant était mortel. L'instant d'après, il luttait pour sa vie, et au-dessus de lui, le visage de Reginald Gordon, déformé par la passion, se penchait. Les deux hommes se tinrent un instant face à face, puis Gordon, lâchant sa dague, chercha le cou de son adversaire et s'efforça de le traîner au sol. Affaibli par la perte de sang, l'autre tomba à genoux. Il vit dans l'expression diabolique du visage de Gordon qu'il n'avait aucune pitié à attendre. Le meurtre était écrit en rouge sur chaque ligne de son visage, et il comprit dans un éclair de lucidi-



*The arm descended with lightning rapidity.*

té la raison de la haine éternelle de l'homme qui, lentement, silencieusement, lui arrachait la vie. Quel imbécile, un triple imbécile maudit, il avait été pour se mêler à une femme : il ne se souciait pas du tout d'elle. Il ne cherchait que l'excitation d'une semaine, d'un jour, d'une heure ! Il aurait quitté cette idiote dès qu'il en aurait eu assez d'elle. Ses pensées commencèrent à vagabonder alors que la pression sur sa gorge continuait, devenait plus forte. Il savait bien qu'une fois inconscient, ce serait la fin pour lui : l'homme au pouvoir duquel il se trouvait était hors de lui avec une passion et une jalousie folles.

Soudain, alors qu'il était au bord de la suffocation, les mains relâchèrent leur emprise, et il vit que les yeux de Gordon étaient fixés sur le miroir avec un regard terrifié. Il s'est à moitié retourné et a regardé lui-même. Ce qu'il y vit figea le sang dans ses veines, ses cheveux se dressèrent avec une horreur tremblante, tandis que la sueur montait sur son front et coulait sur son visage livide. Une faible silhouette ombrageuse, vêtue d'un costume d'autrefois, un large chapeau avec des plumes ombrageant le visage, se tenait dans le dos de Gordon avec une main levée qui tenait un couteau étincelant qui brillait d'une lumière bleue dans les rayons des bougies vacillantes. Reginald Gordon ne pouvait ni tourner la tête ni dé-

tourner les yeux du spectre qui le menaçait. Le bras descendit avec une rapidité fulgurante et une force silencieuse sur le dos de l'homme condamné. Puis, à l'horreur de l'observateur, son défunt ennemi jeta ses bras en l'air, s'élança en avant et, dans un horrible souffle étouffé, tomba sur le sol en une masse informe. Puis il n'y eut plus aucun bruit, pas un soupir, pas un gémissement de l'homme frappé.

Un malaise, une horreur terrifiante, s'emparèrent de l'homme dont la vie avait été si près d'être perdue pour lui. Il essaya de se lever, mais tituba en arrière, impuisant et faible, et perdit toute conscience.

La cause immédiate de la mort de Reginald Gordon n'a jamais été expliquée. Personne ne saura jamais si, comme l'ont suggéré les médecins, le choc de la vision du fantôme du manoir Greeba, associé à la terrible excitation mentale qui le possédait à ce moment-là, avait provoqué une sorte de crise. Il n'y avait aucune marque de violence sur le corps. Le cœur était apparemment sain. Seuls quelques-uns des plus crédules se soucient de croire que le spectre conserve son pouvoir de mort sur ceux qui sont assez téméraires pour le laisser accomplir son œuvre.



La raison de l'attaque apparemment non provoquée du capitaine Woodward n'est connue que de deux personnes, un homme et une femme. Pour l'un, ce n'était qu'un incident passager, horrible et obsédant, à oublier avec tout ce qui l'a précédé dès que possible. Pour la femme, avec son visage triste et pâle, il y aura toujours la présence d'un chagrin inutile pour un amour qui a été méprisé et écarté pour ce qui était lâche et honteux. Le souvenir qu'un moment d'abandon égoïste avait presque causé la tache d'un meurtre attaché au nom de celui qui lui avait donné l'amour de son cœur, et dont la fausse chevalerie lui avait coûté la vie.

Le manoir Greeba est fermé, et le propriétaire vit à l'étranger, dans l'espoir que l'absence de quelques années puisse contribuer à atténuer le torrent de ragots que la tragédie de la pièce lambrissée a provoqué. George de Winton a décidé que, de son vivant au moins, la chambre hantée resterait fermée et qu'il n'y aurait pas d'autres occasions de tragédie en rapport avec ce qu'il croit fermement être « le miroir de la mort ».

Et si ça vous tente, le recueil est disponible sur [lulu.com](https://lulu.com)

